

# LE PRÉCURSEUR

Journal constitutionnel de Lyon et du Midi.



Le Précurseur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris.

16 francs pour 3 mois ;  
32 francs pour 6 mois ;  
64 francs pour l'année.  
Hors du département du Rhône,  
1 franc de plus par trimestre.

ON S'ABONNE :  
A Lyon, rue Neuve-de-la-Préfecture, n° 1, au 2°.  
A la Librairie-Corresp. de P. Justin, rue Montmartre, n° 18.  
Et chez MM. Lepelletier et Comp<sup>e</sup>, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 5.

Lyon, 19 novembre.

On verra, par ce que nous écrit notre correspondant de Paris, que le pouvoir s'enfoncé de plus en plus dans l'absurdité de ses animosités contre les classes ouvrières, et qu'il s'obstine à voir dans ces légitimes et irrésistibles manifestations de besoins nouveaux et d'une situation inconnue, l'œuvre d'une démagogie secrète et tracassière. — Qu'il persiste : nous ne nous en étonnerons pas, mais il ne faudra pas non plus qu'on s'étonne et qu'on se récrie quand nous appellerons les classes laborieuses autour de notre drapeau politique, quand nous leur dirons que c'est le seul qui puisse les conduire au but où tend aujourd'hui l'industrie ; quand nous leur démontrerons que le pouvoir est plein de préjugés haineux contre elles ; que ces préjugés lui viennent de ses conditions d'exception et de monopole ; et que ces conditions elles-mêmes sont la conséquence forcée d'intérêts privilégiés et hostiles aux leurs.

L'avenir jugera cette conduite insensée du pouvoir. Il cherchera et trouvera une cause unique à cette fureur brutale qui s'acharne contre le droit reconnu par la conscience universelle, qui ne peut se résigner à supporter les nécessités de la société présente, et qui pour vivre se voit obligé à tenter des efforts désespérés pour l'obliger à reculer.

Les persécutions sauvages dont la presse est l'objet, cette rage d'étouffement qui s'attaque corps à corps avec des opinions impénétrables, cette folie de répression contre les classes industrielles qui s'agitent pour vivre de la vie civilisée, tout cela sera reconnu comme l'effet d'une même cause.

La première condition d'un régime qui n'est pas la représentation de la société qu'il domine, qui ne résume pas les éléments que son devoir est de représenter et de gouverner, c'est de lutter contre la force des choses, contre la vérité, contre la nécessité ; c'est de demander à la société de se multiplier pour le laisser subsister ; c'est de la tourmenter dans ses plus impérieuses propensions.

Combat pitoyable dont l'issue est trop certaine pour exalter même un intérêt dramatique ! Stupidité de parvenus qui ne provoquent pas même l'irritation des âmes élevées et les laisse pénétrées de dégoût plus que de colère !

Le Journal des Débats entonne un chant de victoire au sujet des élections départementales, et cet hymne de triomphe sera certainement répété par toutes les feuilles qui s'inspirent de ce grand-prêtre de la doctrine.

Nous avons déjà dit quelle sorte d'importance nous attachons à ces élections, et ce que nous pensons de la comédie dont elles ont fourni le sujet : d'abord, purement administratives avant l'opération, les voici qui maintenant ont un sens politique (distinction profonde), et le juste-milieu trouve là une occasion de se glorifier.

Le Journal des Débats fait mal son calcul, les élections des conseils-généraux ne sont pas plus ministérielles que les dernières élections parlementaires ; au contraire, il y a bon nombre d'arrondissements où les hommes dynastiques ont été remplacés par des hommes indépendants.

Nous n'avons jamais songé à contester que la majorité parlementaire fût ministérielle et dynastique ; ainsi, quand le même corps électoral est appelé aux collèges, il en doit sortir à peu près les mêmes résultats ; les différences qui s'y remarquent sont toutes à l'avantage de l'opposition radicale. Mais quand les choix seraient identiquement semblables, nous n'y verrions absolument rien d'affligeant pour notre opinion. C'est un fait qui s'adresserait directement aux spirituels politiques du tiers-parti, et leur démontrerait clairement ce qu'il faudrait attendre des vastes réformes qui font la base de

BIBLIOGRAPHIE.

Précis d'un cours d'hygiène vétérinaire par L. F. Grogner, professeur à l'école vétérinaire de Lyon. (1)

C'est une bonne fortune lorsqu'un journal de département peut occuper des productions du sol, et surtout lorsqu'il est chargé d'annoncer un bon ouvrage. Il est fâcheux que tant d'hommes capables qui habitent les provinces, restent dans l'oisiveté ; ils devraient aussi prendre l'habitude de faire publier leurs ouvrages dans les localités où ils demeurent. Peut-être parviendraient-ils à détruire ce préjugé ridicule, qu'un livre qui ne vient pas de Paris, doit être mauvais et mal imprimé. Il faut faire aussi dans la province, c'est le meilleur moyen de combattre la centralisation absolue.

L'hygiène vétérinaire est dans ce cours, divisée en quatre sections :  
La 1<sup>re</sup> comprend l'air et les lieux ; la 2<sup>e</sup> les aliments, les boissons, les condiments ; la 3<sup>e</sup> les choses utiles ou nuisibles appliquées sur la surface du corps ; la 4<sup>e</sup> traite du régime auquel nous soumettons les animaux selon les services que nous en attendons, et les produits qu'ils doivent nous fournir.

D'après cette indication sommaire du contenu de l'ouvrage, on comprend que nous y rencontrerons une foule d'indications pratiques sur la manière de loger, de nourrir les animaux, sur les plantes les plus avantageuses comme fourrage.

Je citerai quelques passages. Voici la description trop vraie qu'il

leur système (si système il y a). — Ces hommes ingénieux peuvent voir maintenant quelle grave modification parlementaire sortirait des trois conditions fondamentales de leur programme : admission des capacités à l'électorat, éligibilité de tous les électeurs, abaissement de quelques francs du cens électoral réel. — Tout cela se trouve combiné dans l'élection des conseils généraux.

Le Journal des Débats témoigne un étonnement naïf en voyant que le gouvernement n'est pas plus impopulaire dans la classe électorale, et il saisit l'occasion pour regretter encore amèrement qu'on n'ait pas suivi ses avis pour la dissolution de la chambre. Trois élections, dit-il, auraient été faites en même temps, et toutes trois avec des résultats favorables : la chambre, les conseils-généraux, la garde nationale.

Le Journal des Débats pousse trop loin la fiction : que le corps électoral privilégié soit acquis au pouvoir, c'est assez vraisemblable ; mais nous défions qu'on nous cite une récente élection de garde nationale dont la majorité soit en faveur du gouvernement.

Les élections de Lyon où les citoyens prévoyant ce qui arriverait, ont apporté tant de négligence et laissé tant de place aux intrigues monarchiques, et celles de Grenoble, sont, ce nous semble, les plus importantes qui aient eu lieu depuis long-temps. Est-ce que par hasard ce serait de celles-là qu'on voudrait se féliciter ?

Toutes les fois qu'on sortira du privilège et du monopole, on trouvera la vérité représentative, et cette vérité en France sera toujours révolutionnaire.

Tout le monde se demande ce que signifie la petite note des Débats que nous avons rapportée hier, et qui annonce le départ de quatre petits bâtiments de guerre français avec l'ordre de débloquer le port Saint-Sébastien. Est-ce une intervention ? Est-ce une mystification et une spéculation de bourse, puisque les autres feuilles ministérielles et le Moniteur ne disent rien ni pour appuyer, ni pour contredire la nouvelle du Journal des Débats ? — Est-ce une fanfaronnade faite avec la permission des puissances et destinée à masquer une intervention contre-révolutionnaire en Espagne ? — Est-ce une petite ruse pour obtenir des chambres le renouvellement des crédits de guerre au milieu de la paix ?

Nous ne savons pas trop ce qui en est ; mais il est à présumer qu'il y a un peu de tout cela.

Le Château aura fait jeter cette nouvelle par un organe non officiel sans la soutenir ailleurs, afin de voir quelle figure feront, en la lisant, nos puissans alliés du Nord. — Le fait même fut-il vrai, il serait peu grave, car il serait aisé de l'excuser en disant qu'on a voulu, non prendre parti dans la querelle espagnole, mais protéger contre les éventualités de la guerre les Français qui sont à Saint-Sébastien. — Des protocoles arrangeraient cela très-facilement.

On se rappelle que l'expédition d'Anvers fut un de ces coups de tête du juste-milieu.

La majorité échappait à M. Périer, dont le candidat à la présidence de la chambre ne l'avait emporté que d'une voix sur M. Laffitte. M. Périer fit passer la frontière, et les chambres ne crurent pas pouvoir abandonner un ministère chargé des chances de la guerre.

On se rappelle aussi que M. Thiers a avoué très-fraîchement à la tribune que la pensée du roi en envoyant son armée à Anvers, avait été de trancher le nœud de la guerre et de la paix, c'est-à-dire de tâter les dispositions des puissances étrangères, et de savoir au juste ce qu'on en avait à craindre en leur jetant une pierre qu'on put retenir si on les voyait trop sérieusement irrités.

fait de nos étables : « Elles sont en général, enfoncées, basses, étroites, avec peu d'ouvertures, encore presque toujours fermées ; les murs en sont crevassés, les poutres vermoulues, comme pour servir d'asile aux souris, aux insectes, et de réceptacle aux matières des contagions. Les toiles d'araignées y abondent ; on en extrait le fumier deux à trois fois par an. C'est dans la fange que se couchent les animaux, quand il leur est permis de se coucher ; on y voit des poules, des dindes, des mendiants, des boucs ; l'entrée en est obstruée par de la boue, du fumier, des eaux stagnantes.

Pouvons-nous espérer que la manière dont on tient les animaux s'améliorera bientôt ? Il faudra, je crois, attendre encore long-temps ; car dans cette description de l'étable on peut reconnaître les habitations d'une bonne partie de nos paysans. La première cause du désordre et de la malpropreté des habitations et de leur construction vicieuse, c'est l'ignorance absolue dans laquelle sont plongés les habitants de la campagne, cette ignorance dans laquelle les ont laissés tous nos gouvernements, si toutefois l'on peut appeler gouvernement, l'exploitation d'un peuple aussi mal entendue que celle des vaches à lait, de bœufs et des moutons dans une étable infecte et malsaine. La seconde cause est l'impôt des portes et fenêtres ; c'est à lui que nous devons de voir toute une habitation éclairée et aérée souvent par une fenêtre d'un pied carré. On peut apporter comme preuve que dans des pays moins riches que le nôtre, où il y a moins d'aisance, on ne rencontre ni ce désordre, ni cette malpropreté. Le plus misérable paysan de ces contrées prendrait pour des toits à parcs, beaucoup d'habita-

Le Courrier de Lyon nous annonce ce matin la nomination de M. Gasparin, préfet du Rhône, nous ne dirons pas aux fonctions (quelles fonctions remplit un conseiller-d'état en service extraordinaire ?) mais au titre de conseiller-d'état.

Il accompagne cette nouvelle d'éloges dont M. Gasparin, homme d'esprit, sera, nous le pensons, médiocrement flatté. Triste nécessité que d'être ainsi loué, et la plus dure peut-être de celles qu'imposent les honneurs du juste-milieu !

On lit dans le National :

Nous recevons de M. Laffitte la lettre suivante :  
Paris, le 16 novembre 1833.

« Monsieur le rédacteur,  
Je vous demande comme un service de vouloir bien insérer dans votre journal l'annonce ci-jointe, relative à la vente de mou hôtel. Vous m'obligerez infiniment.

» Agréé, etc. « J. LAFFITTE. »

ADJUDICATION DÉFINITIVE,  
Sur une seule publication, en la chambre des notaires de Paris, sise place et bâtiment du Châtelet, le mardi 14 janvier 1834, heure de midi, par le ministère de M<sup>e</sup> Aumont, l'un d'eux, en 12 lots, qui pourront être réunis,

DE L'HÔTEL DE M. J. LAFFITTE,  
Sis à Paris, rue Laffitte, n° 19.  
Cet hôtel contient en superficie totale 1,092 toises ; il a en façade sur la rue Laffitte, 124 pieds 6 pouces, et sur la rue de Provence, dont il forme l'encoignure, 414 pieds de façade.

Il sera vendu en 12 lots, désignés au plan déposé chez M<sup>e</sup> Aumont, notaire, et à l'Edilité parisienne, rue Laffitte, n° 19.  
Les lots seront vendus comme terrain nu. Après l'adjudication des lots de terrain, il sera procédé à l'adjudication des matériaux à provenir de la démolition des constructions existantes sur chaque lot.

S'adresser, pour prendre connaissance du cahier des charges et du plan de la division.

1<sup>o</sup> A M<sup>e</sup> Aumont, notaire, rue Saint-Denis, n° 247 ;  
2<sup>o</sup> Et dans les bureaux de l'Edilité parisienne, établis dans ledit hôtel ;

Et pour voir les lieux, au concierge.

Il paraît que M. le préfet de la Seine visite en ce moment toutes les institutions d'utilité publique de son département.

Le Moniteur du 30 octobre nous apprend que la maison de Vanvres, près Paris, destinée au traitement des aliénés, a surtout fixé l'attention et mérité les éloges de cet administrateur. L'établissement véritablement modèle de Vanvres a été fondé par MM. FAURET et VOISIN. Il offre la réalisation, sur une grande échelle, dans un parc d'une beauté remarquable, et au milieu de la plus riche végétation de tous les perfectionnements qu'indiquaient la science et l'humanité du célèbre Pinel.

On peut le regarder comme une traduction pratique que deux des élèves les plus distingués de ce savant médecin nous ont donnée de son traité sur les causes, les caractères et le traitement des maladies du cerveau.

(Correspondance particulière du PRÉCURSEUR.)

Paris, 17 novembre.

Le juste-milieu s'agit en tout sens aux Tuileries pour arriver à une décision relativement aux affaires d'Espagne. Intervient-elle ? C'est une question qui revient à chaque nouvelle assemblée des ministres. A la fin de la séance on n'est jamais plus avancé qu'au commencement.

M. Soult dit bien haut qu'il faut intervenir, et comme son antagoniste, M. Humann voit que le maréchal tient beaucoup à cette intervention, il soutient avec force l'opinion contraire. Mais chose inouïe ! on n'a pas encore parlé de démission. M. Soult depuis qu'il s'est aperçu qu'on serait disposé à le prendre au mot, se garderait bien d'offrir sa retraite à Louis-Philippe, et tous les autres membres du ministère sentent trop bien qu'ils ne tiennent leur place que du caprice du chef, pour rien risquer qui puisse la compromettre. Louis-Philippe a su empêcher aucun de ses ministres de se faire un parti trop puissant dans le conseil.

En attendant que l'intervention soit décidée, on n'a pris encore qu'une demi-mesure, c'est l'envoi des quatre bricks pour débloquer St-Sébastien ; certaines personnes pourraient

tions françaises. Dans ces pays, les gouvernements n'ont pas été absurdes, l'instruction y est générale, l'impôt sur les portes et fenêtres, cet impôt anti-humain et impie n'y existe pas. Je dis impie, car sans aucun travail de notre part, Dieu nous dispense à tous l'air et la lumière.

Parmi les plantes dont M. Grogner recommande la culture comme fourrage, il cite la grande ortie, l'une des premières plantes qui apparaissent au printemps, qui repousse rapidement chaque fois qu'elle est coupée. En Suède, on la cultive en grand pour la nourriture des vaches ; c'est dans ce pays l'un des fourrages les plus usités. Là, verte ou sèche, crue ou cuite, on leur en donne l'année.

« Que de places occupent sous notre beau ciel et des friches, et des landes, et de mauvais prés et de tristes pâturages, où l'on pourrait cultiver la chicorée, la pimprenelle, la spergule et l'ortie ! »

Combien d'indications utiles nous pourrions encore fournir en parcourant ce livre. Par exemple, le marc de raisin dont on fait un mauvais fumier, étant conservé dans des cuves, est une excellente nourriture pour les vaches. La méthode de cuire à la vapeur les pommes de terre, les racines, même le foin et la paille pour la nourriture des bestiaux, méthode usitée aux Etats-Unis, en Allemagne, en Flandre, dans le canton de Vaud, est déjà pratiquée par quelques bons agriculteurs du département de l'Ain.

Nous ne saurions trop recommander le chapitre où il est question des harnais des chevaux et des bœufs ; combien ils sont grossiers et informes dans une grande partie de la France ! combien, en

(1) Un vol in-8°, chez Babeuf et chez Barret, à Lyon. — 1833.

croire que c'est déjà une intervention ; mais il paraît que cette mesure n'a été prise qu'en attendant et afin de connaître les dispositions précises des puissances du Nord. Si ces cours ne protestent pas contre la quasi-intervention devant St-Sébastien, on interviendra pour tout de bon, autrement on continuera à surveiller les événements de l'Espagne de la frontière, sans oser entrer dans le pays.

Jusqu'à présent les trois cours de St-Petersbourg, de Berlin et de Vienne ne se sont point encore exprimées d'une manière catégorique. Elles attendent...

On voit que le milieu français veut attendre aussi... De cette manière les événements marchent dans les provinces espagnoles, et lorsque le cabinet des Tuileries aura pris une décision, tout sera terminé.

On a déjà vu l'effet de cette politique temporisatrice dans les affaires d'Orient. Le crédit de la France est ruiné à St-Petersbourg et à Alexandrie. Il en sera de même à Madrid.

— La Tribune avait publié hier, ainsi qu'elle l'avait annoncé, un supplément à son journal, quelle destinait à être vendu aujourd'hui dans les rues de la capitale.

Ce supplément a été saisi ce matin dans les bureaux du journal, et on a empêché les porteurs de le vendre dans les rues.

— Le pouvoir est enfin arrivé au but qu'il se proposait depuis si long-temps. M. Lafitte se voit obligé de mettre en vente son hôtel. Une lettre de l'illustre député patriote est insérée ce matin dans le National, où l'on annonce que la vente aura lieu le 14 janvier 1834 en 12 lots.

C'est ainsi que M. Lafitte aura consommé tous ses sacrifices à la révolution de juillet. D'autres se sont enrichis par suite de cette révolution qu'ils ont tout fait pour empêcher d'éclater. M. Lafitte, au contraire qui l'a servi de ses talents et de sa fortune, se trouve maintenant ruiné.

— Le préfet de police et plusieurs chefs de légion de la garde nationale ont été réunis hier soir chez le ministre de l'intérieur.

Il paraît que la question des associations d'ouvriers, malgré les contestations journalières, tend plutôt à s'apaiser. Les rapports sont unanimes sur l'organisation générale, et ces rapports sont loin de satisfaire et nos ministres et nos courtisans.

— Hier au soir, vers 7 heures, la fille Bertin, âgée de 22 ans, ouvrière dans une filature, s'étant approchée de trop près des cuirs qui font mouvoir les rouages, son bras et sa tête se trouvèrent saisis et tellement engagés que la malheureuse cessa d'exister presque sur-le-champ.

— Un inspecteur-général des finances est arrivé le 11 à Bayonne. Il est chargé de la haute surveillance des fonds nécessaires au mouvement des troupes.

— On lit dans le *Moniteur Belge* :

M. le comte Maurice de Dietrichstein, chambellan de sa majesté l'empereur d'Autriche, a présenté, hier 14 novembre, à M. le général Goblet, ministre des affaires étrangères, les lettres de créance qui l'accréditent près du gouvernement de S. M. le roi des Belges, en qualité de chargé d'affaires de S. M. S. et R.

— On vient d'établir à la police un bureau de contrôle pour la vérification des états de cotisation des diverses associations patriotiques. Les listes de souscription de la Tribune, du Charivari, du National seront marquées à l'encre rouge. On commence à craindre que les écus ne soient plus royalistes.

M. Thiers s'occupe, dit-on, d'un projet de loi relatif aux coalitions d'ouvriers. Bien loin d'y rechercher un mal social à extirper, le petit ministre, ne veut voir dans les coalitions que des manœuvres politiques dont la société des Droits de l'Homme a le secret aussi bien que la direction. Ainsi le projet de loi n'apportera aucun soulagement à la misère des travailleurs. Au lieu de donner du pain et du travail à ceux qui demandent du pain et du travail, on leur fera entendre des paroles menaçantes, on leur promettra des mesures répressives, on ajoutera de nouvelles constructions à Ste-Pélagie et à la Force.

On dit que pour déjouer les calomnies et les paradoxes de M. Thiers, M. Eusèbe Salvette a fait aussi de son côté des recherches sur le malaise des ouvriers et que dans une proposition de loi il fera connaître ses vues sur cette grave matière.

— Pendant qu'on songe à répondre aux doléances des classes pauvres par des prières sévères, le président et les questeurs de la chambre veulent à la prochaine session faire remettre leurs émolumens sur le même pied que sous la restauration. M. Dupin a déclaré aux centres qu'il n'irait pas au marché pour les faire dîner, s'ils ne lui accordaient pas cent mille francs, l'hôtel de la présidence et les deux voitures de rigueur. M. Delaborde a dit qu'il rejeterait avec mépris les fonctions de questeur si on continuait à lui donner des honoraires inférieurs à ceux du secrétaire-général.

— On nous écrit de Pontivy, le 11 octobre :

La présence dans nos campagnes de réfractaires assez nombreux, est un fléau qui ne saurait trop attirer l'attention de

l'autorité, et qui ne cédera qu'à l'emploi de moyens plus énergiques que ceux employés jusqu'ici. Voici, du reste, un fait qui prouve que la vie errante de ces misérables n'est pas propre à faire des prosélytes et à accroître leur nombre.

Un jeune soldat du 41<sup>e</sup> régiment de ligne était dernièrement en permission dans la commune de Plumelain. Il se promenait à quelque distance du bourg, quand il a été investi et entraîné par une réunion de dix réfractaires sans armes, qui l'ont gardé pendant cinq jours sans le perdre de vue un moment. Enfin, au bout de ce temps, après avoir été volé par eux, après avoir eu les moustaches coupées, le schako brûlé, et n'avoir reçu que le peu de vivres nécessaires pour ne pas mourir de faim, il a trouvé moyen de se soustraire à la surveillance de ces vagabonds, et s'est empressé de venir faire la déclaration de ces faits à l'autorité.

Sur ses données, le lieutenant de gendarmerie Angebault, à la tête de deux brigades et d'un détachement du 43<sup>e</sup>, s'est mis en marche ; mais après seize heures de courses inutiles il vient de rentrer avec ses troupes à Pontivy.

Nous avons, du reste, appris avec satisfaction que les conscrits qui viennent d'être appelés au service par la dernière ordonnance, se sont tous rendus à leur destination. Nul doute que les recherches actives, dirigées récemment contre les réfractaires des classes antérieures, n'aient puissamment contribué au départ de celle-ci. Néanmoins le gouvernement devrait bien prendre des mesures rigoureuses à cet égard.

## Nouvelles.

Le commerce de Gray vient de comprendre ses véritables intérêts, et d'assurer à cette ville l'existence commerciale que lui promettait sa position.

L'établissement d'une ligne de communication non interrompue avec Chalon et Lyon doit procurer à Gray une haute position commerciale ; aussi les négociants de cette ville n'ont point reculé devant les sacrifices que réclamait cet établissement. Une somme de cent mille francs a été consacrée par le commerce à ce service.

Par suite de cette décision, MM. Berthod, Coste, Péliot et Co, négociants à Chalon, ont conclu avec la presque totalité du commerce de Gray, un traité qui a pour résultat d'établir un service régulier par bateaux à vapeur, pour le transport des voyageurs de Gray à Chalon et retour.

Ce service, qui commencera au mois de mai prochain, devra se faire en dix heures pour aller de Gray à Chalon, et en 16 heures pour le retour.

Le commerce de Gray a moins pensé faire une opération lucrative qu'à doter la ville, déjà si importante, du reste, par sa situation sur la Saône, d'un établissement qui doit la rendre l'intermédiaire obligé entre l'Est et le Midi de la France.

Par suite de cette résolution, le service qui devait s'établir sur Auxonne se trouve momentanément suspendu.

(Patriote Franc-Comtois.)

Voici quelques nouvelles de l'intéressant juste-milieu, données par la *Revue des Deux-Mondes*, dans sa piquante chronique :

« Le président réel du conseil remanie son projet de loi des forts détachés. Un roi qui règne et gouverne a besoin de ces petits moyens d'action pour aider ses ministres à administrer. »

« M. d'Argout qui, dans son rapport de dissolution, a accusé la garde nationale de Colmar d'avoir manqué de courage, prépare, dit-on, des modifications à la loi des gardes nationales. L'exemple de Lyon, de Strasbourg, de Grenoble et de Colmar, prouve assez que cette institution embarrasse le pouvoir. Pour la mettre en harmonie avec l'ordre de choses actuel, il faut nécessairement la dénaturer. »

« Le discours de M. Persil annonce clairement des modifications à la loi du jury. M. Barthe n'est pas homme à s'opposer, en quoi que ce soit, aux vues de la royauté. Quelques anciens plaidoyers, en faveur de l'extension à donner au jury, ne l'arrêteront pas, car nos ministres n'ont rien de leurs antécédents ; personne plus que M. d'Argout ne se moque des royalistes de 1815 ; personne plus que M. Barthe, des libéraux et des carbonari ; personne plus que M. Thiers, des ames probes, des écrivains consciencieux et honnêtes et des lecteurs de son histoire de la révolution. »

« Pour se distraire des légers ennuis que pourraient lui causer les chambres, la cour se prépare à se livrer de toutes ses forces au plaisir. La série des fêtes de l'hiver a commencé par un bal bourgeois à l'Opéra, précédé d'un intermède emprunté au marquis de Sourdis ou à Quinault. Les rois et reines des Français et des Belges ont été complimentés au sommet du grand escalier par de petits enfants vêtus en Cupidons, qui leur ont présenté des bouquets et des guirlandes, et M. Dabadie a chanté à la reine des Belges une cantate de M. Dupaty, l'un des poètes les plus fleuris de l'empire. »

Ce bal a paru bien ordonné, mais il nous eût semblé plus beau, si deux précautions, passablement injurieuses pour

l'assemblée, n'avaient été prises. On avait eu l'attention de fermer les quatrième loges, par des raisons qu'il est inutile d'expliquer, et les rafraichissemens étaient présentés, dit-on, par des agens de police élégamment vêtus en officiers servans.

« La police impériale était innocente et blonde en comparaison de la police dont nous a gratifié la révolution de 1830. »

« On parle toujours d'une intervention en Espagne, mais nous savons, à n'en pas douter, qu'en ce moment on a complètement écarté cette question du conseil. Ce serait un acte de résolution et de courage, et ces choses-là, le ministère n'est jamais pressé de les exécuter. »

« On ne s'occupe en ce moment, dans un certain monde, que de Mad. Thiers qui sera certainement la femme à la mode pendant tout cet hiver. Il y avait foule cette semaine chez M. Herbault, pour aller voir les douze chapeaux commandés pour Mad. Thiers. On ne parlait que du million donné en dot par M. Dosne à sa fille, et l'on assurait que, par un trait de modestie et de générosité qu'on ne manquera pas d'apprécier sans doute, c'était le futur lui-même qui, sous le voile de l'anonyme, faisait ce présent à sa fiancée. Quoi qu'il en soit, il n'y aura pas de fête brillante sans la femme du jeune ministre, et certaines personnes, à l'assût de tout, ont remarqué au bal de l'Opéra la tristesse profonde et la toilette négligée de Mad. Leh... qui jusqu'à ce jour a donné le ton à la cour de la monarchie citoyenne. Mad. Leh... est la seule illustration de ce nouveau régime, qui ne s'est pas encore effacée ; un présent fait à la révolution de France par la révolution belge : deux innocentes révolutions qui, après bien des efforts, n'ont encore produit qu'une femme. C'est beaucoup sans doute ; mais le règne de cette femme est déjà près de finir ; nous avouons franchement que s'il est dans notre destinée de subir une révolution nouvelle, nous ne serions pas fâchés qu'elle produisît un homme ou quelque chose d'approchant. »

— On écrit de Francfort, 12 novembre :

« La translation du pouvoir fédéral se confirme. Un congrès général composé des ministres présidents des divers états et des députés choisis par les collèges des petits princes et des petites villes libres, qui suivant l'article 4 de l'acte de la confédération, n'ont que des voix combinées, se réunira vers la fin du courant à Dresde, quelques-uns disent à Prague, on l'ignore encore, pour y commencer le travail le plus important et peut-être le plus opposé à la liberté et à l'émancipation politiques. »

« La diète de Francfort ne sera plus qu'une ombre, et si on peut croire aux hommes de la bourse, elle ne sera plus rien. En effet, cette réunion, revenant au congrès de Vienne et à l'origine de l'ordre de choses de 1815, doit s'occuper premièrement de la parfaite union de l'Allemagne et de la création d'un pouvoir fédéral. C'est pourquoi les lettres de Berlin nous disent qu'il y aurait une représentation nationale suivant les stipulations de 1815, c'est-à-dire de dix-sept ministres et diplomates, nommés par leurs souverains comme ceux de Francfort. Les peuples n'ont pas pu se mêler de l'affaire, ni les chambres constitutionnelles, ni la presse, enfin personne, excepté le prince de Metternich et M. Ancillon, qui du reste, présideront le congrès des confédérés. »

— Toujours même silence du *Moniteur* et du *Journal de Paris* sur la petite intervention maritime du *Journal des Débats*.

— C'est hier, dit-on, que les ordres ont été expédiés pour la formation sur la frontière des Pyrénées d'une troisième division ; une des brigades d'infanterie sera composée de six bataillons de grenadiers et de voltigeurs. Le régiment de dragons en garnison à Rouen fait partie de la brigade de cavalerie de la troisième division. (Temps.)

— On écrit de Bregenz (Vorarlberg) :

« Dernièrement il y eût une manœuvre extraordinaire des troupes autrichiennes, où les paysans des environs se rendirent par curiosité. Quelques-uns d'entre eux se mirent à railler les militaires, et un officier ayant été insulté, fit saisir un des paysans suisses par trois caporaux qui lui infligèrent une bastonnade rigoureuse. Cet accident a soulevé le mécontentement des habitants à un très haut degré ; et c'est à ce mécontentement qu'on attribue l'incendie d'un ancien couvent autrichien qui sert maintenant de caserne. On redoute beaucoup ici les suites de cet événement. »

— Une centaine de gardes municipaux ont passé toute la soirée dans l'une des salles de la mairie des Petits-Pères, dans la crainte, dit-on, de quelque démonstration républicaine qu'on supposait devoir avoir lieu à la suite d'un bal au passage du Saumou. La salle dans laquelle étaient réunis les gardes municipaux a été donnée à l'association philotechnique, dont les membres y professent tous les samedis des cours gratuits dans l'intérêt de la classe ouvrière. M. Louis Jacquet, qui devait aujourd'hui professer la comptabilité commerciale, a trouvé la place prise lorsqu'il s'est présenté. (Journal du Commerce de Paris.)

— La plupart des garçons boulangers arrêtés il y a trois jours ont été remis en liberté. (Idem.)

les perfectionnant, en imitant seulement ce qui est bien, nous pourrions tirer un plus grand parti de la force des animaux sans les fatiguer autant !

Le chapitre intitulé : *Influence des bons et des mauvais traitemens sur les animaux domestiques*, serait un excellent livre de lecture pour les écoles primaires, en y ajoutant quelques anecdotes analogues. Ce serait un bon moyen d'améliorer nos charretiers et nos cochers qui si souvent sont plus brutes que les animaux qu'ils conduisent.

« Comment se fait-il que ce soit précisément en France, dans ce pays qui se vante de sa haute civilisation, que les animaux domestiques, et particulièrement le plus noble de tous, soient traités avec le plus de dureté ? N'a-t-on pas dit, et avec raison, que Paris était l'enfer des chevaux ; et ne sait-on pas avec quelle servilité les provinces imitent la capitale ? »

« Aussi nulle part en Europe, je n'en excepte ni l'Espagne, ni l'Italie, le bétail n'est si chétif qu'en France. »

Ce livre est fait non-seulement pour les vétérinaires, mais aussi pour tous ceux qui s'occupent d'agriculture. Le style en est simple, toutes les descriptions sont claires et faciles à comprendre ; sous ce rapport il est et doit être un livre populaire.

Nous souhaitons que tous ceux qui récoltent du fourrage pour nourrir une vache aient ce livre entre les mains ; mais avant tout il faut que ces petits cultivateurs sachent lire ! P. L.

## MUSIQUE.

Nous sera-t-il permis après les délicieuses soirées de M. Brod,

de M<sup>mes</sup> Gordoni et Aline Bertrand, de glisser quelques lignes sur une séance à huis-clos, à laquelle seulement un petit nombre de privilégiés ont été admis ? Il y a de la hardiesse sans doute à venir occuper le public de jouissances qui lui sont restées étrangères, mais nous ne pouvons résister à l'impression qui nous est restée d'un plaisir musical que nous aurions voulu partager avec tous les dilettanti de notre ville. Aussi passerons-nous sous silence un sextuor de Mayseder, un quintetto de Ries, un duo de violon et piano, morceaux exécutés par l'élite des artistes, et qui ont produit un vif enthousiasme. Mais ce qui doit être signalé au-dessus de tout, c'est une jeune virtuose de 17 ans, dont la voix qui est loin d'avoir atteint tout le degré de perfection dont elle est susceptible, a déjà une immense étendue (deux octaves et demie), M<sup>lle</sup> Dabedeilhe est un contralto plein, dont nous n'avons pas entendu le pareil depuis la célèbre Mariani pour qui Rossini écrivit sa *Sémiramide*. Comme cette grande cantatrice, M<sup>lle</sup> Dabedeilhe va remuer au fond de votre ame des fibres inconnues ; sa voix donne un frémissement nerveux dont il est impossible de se défendre. Ses notes du médium sont parfaites ; celles de basse sont rondes et sonores. On ne peut distinguer le passage de la voix de poitrine à celle de tête tant ses notes sont également pleines et vibrantes, avantage remarquable qu'elle a sur M<sup>me</sup> Pisoni qui avait des notes de tête si faibles qu'il fallait tout son art de musicienne pour les faire supporter.

M<sup>lle</sup> Dabedeilhe se rend maintenant en Italie pour y achever son éducation musicale, et s'y perfectionner sous les grands maîtres ; plus tard elle reviendra en France, forte de tout son talent et de

ses études ; elle est appelée à une haute renommée, et le jour de son second début, tout Paris lui jettera des couronnes.

Quelques journaux ont dit qu'au bal de l'Opéra, il n'y avait pas de pierres fines. Ils ont sans doute oublié le cailloutin régicide.

— Depuis que le caillou est devenu régicide, un honorable improposité, M. Pavée de Vandœuvre, n'ose plus se présenter à la cour, parce qu'il craint qu'on l'accuse de se jeter à la tête du pouvoir.

— Hier, dans un salon, M. Sou... racontait sérieusement la tentative régicide de l'Opéra. « Le roi dit-il a failli être lapidé. » Quelques rires d'incrédulité s'étant élevés : « Oui, Messieurs, reprit-il avec force, j'ai dit lapidé... » Cette fois personne ne fut tenté de l'interrompre.

— L'autre jour, nous avons vu beaucoup de personnes se frotter les mains en lisant dans la *France Nouvelle* « que la royauté-citoyenne avait gagné un port de Normandie. » Mais on sut bientôt qu'il ne s'agissait que d'une marine de Garneray, gagnée à la loterie d'Arras.

— Le lendemain de son arrivée de Paris, dit un journal belge, Léopold a assisté à un grand concert, et il a paru prendre beaucoup de plaisir à la musique. Ce fait prouverait que le genre des Français a un peu du caractère du savetier de la fable, qui n'aimait le chant que lorsqu'il n'avait pas le sou. (Charivari.)

— On lit dans une lettre de Chambéry :

Deux mille et quelques hommes, extraits de la brigade de Mondovi, sont attendus prochainement pour renforcer les garnisons de Savoie, qui s'élèveront en tout à 7,000 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. On regarde ici cette mesure comme le prélude de nombreuses arrestations. Les provinces au-delà des monts sont momentanément comprimées; le gouvernement sarda a reçu, dit-on, des rapports inquiétants sur la Savoie par l'organe de notre clergé, qui seconde avec autant de zèle que d'intelligence les opérations de la police.

— Au moment où l'on pouvait craindre que l'arrestation des chefs grecs compromis dans la conspiration causât quelque mouvement populaire à Nauplie, le commandant du *Duquesne* avait fait disposer deux compagnies de débarquement pour prêter secours à la régence; mais elle a pu se passer de cette assistance.

— Un assassinat vient d'être commis sur la personne de M. le notaire de Saegher, résident à Bottelaere, arrondissement de Gand. Un individu, probablement embusqué, lui a tiré un coup de fusil, qui l'a atteint au cœur, au moment où revenant d'une vente, il atteignait la grille de sa maison. Le bruit du coup ayant donné l'éveil aux gens de sa maison, ils sont accourus et ont trouvé leur maître expirant. L'auteur du crime est inconnu jusqu'à présent, et M. le juge d'instruction s'est transporté ce matin sur les lieux. La rumeur publique dit qu'ayant acheté lui-même les domaines qu'il avait mis en adjudication, il aurait provoqué la colère des fermiers.

— Mercredi à cinq heures du soir, un sous-lieutenant âgé de 26 ans s'est fait sauter la cervelle à la porte du Val-de-Grâce. Il avait reçu ordre de rejoindre son régiment, et venait probablement de perdre au jeu l'argent destiné à ses frais de route. On a trouvé sur lui des cartes de roulette et onze sous. Il est mort sur-le-champ.

— Les journaux contiennent l'ordonnance impériale suivante, tirée du protocole de la secrétairerie d'état du royaume de Pologne :

- » Attendu que l'ecclésiastique Skorkowsky, évêque du diocèse de Cracovie, bien qu'il ait obtenu de nous sa grâce pour les actes illégaux qu'il a commis pendant la révolte de la Pologne, et n'ait pas été traduit devant les tribunaux compétents, n'a cependant témoigné aucun repentir de ses fautes et a au contraire continué d'agir d'une façon aussi perverse qu'antérieurement, ce qui le rend indigne de notre confiance impériale, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :
- » Art. 1<sup>er</sup>. L'évêque Skorkowsky sera éloigné de l'administration du diocèse de Cracovie.
- » Art. 2. La rentrée dans le royaume de Pologne sera pour toujours interdite à l'évêque Skorkowsky, et aucun des revenus pécuniaires du diocèse ne lui sera plus payé.
- » Art. 3. L'ecclésiastique Adam Paszkoness administrera le diocèse de Cracovie.
- » Art. 4. Le gouverneur du royaume de Pologne est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.
- » Donné à St-Petersbourg, le 3 (15 juillet) 1833.

« Signé NICOLAS. »

— On lit dans le *Journal du Commerce de Paris* : Nous recevons de l'un des rédacteurs du *National* une lettre qui nous demande d'expliquer à son égard quelques expressions contenues dans notre article d'hier matin, et qu'il croit pouvoir lui être appliquées d'une manière offensante.

Le *Journal du Commerce*, constant dans ses habitudes de discussion, n'a pu avoir l'intention de changer une polémique de principes en une question de personnes. En repoussant les attaques du *National*, il n'a eu la pensée d'offenser personnellement aucun des écrivains de cette feuille. Ce ne sera jamais par son fait qu'un ton de violence et d'aigreur, qu'il déplore plus que personne, s'introduira dans les débats des journaux indépendants, qui ont autre chose à faire que de rejouer de leurs querelles leurs communs adversaires.

— Il paraît décidé, du moins c'est le bruit général à la préfecture de la Seine, que la ferme des jeux sera supprimée à partir du 1<sup>er</sup> janvier prochain. M. Benazet, locataire actuel et dont le bail avait encore deux ans à courir, recevra comme indemnité une des premières recettes générales de France.

Déjà le ministère avait donné à M. Benazet la croix d'honneur.

— On annonce que M. Baradère, secrétaire-général du ministère de la guerre, est nommé conseiller-d'état.

— Le général Solignac a eu une nouvelle audience. On prétend que le ministre de la guerre s'obstine à ne pas rendre le commandement au maréchal de don Pedro, et qu'il sollicite maintenant la permission d'offrir ses services à la reine régente.

Ce serait à coup sûr tomber de Charybde en Scylla.

Extérieur.

(Correspondance particulière du PRÉCURSEUR.)

NOUVELLES D'ESPAGNE.

On lit dans la *Sentinelle de Bayonne* du 14, arrivée à Lyon le 19 au soir : Des lettres de Paris annoncent que le bruit d'une intervention en Espagne avait couru à la Bourse et que les fonds avaient baissé. On disait même que deux fameux banquiers s'étaient chargés d'opérer un emprunt, et que 500 mille francs en diamans avaient été envoyés à la cour de Madrid par le banquier Aguado. Sans préjuger des projets ultérieurs du juste-milieu, et s'il faut en croire les bruits qui se propagent et le mouvement qui se fait même sous nos yeux, le cabinet français se serait décidé pour l'intervention. Nous savons de bonne part que de grands préparatifs se font dans notre ville; l'arrivée des troupes continue et de grandes commandes de vivres ont été déjà faites.

— L'on continue d'expédier de Bayonne une grande quantité de marchandises à Bilbao, où tout se vend parfaitement bien. Hier matin même un commis d'une maison de commerce de cette ville est parti pour Bilbao, passant directement par Irun. Trois riches négocians de Bilbao sont arrivés hier aussi dans notre ville; on les croit chargés de grands achats d'équipemens militaires pour les carlistes; il paraît même que pour intéresser les vendeurs dans leur mission, ils ont offert de payer au comptant.

— Une batterie d'artillerie, avec une trentaine de chevaux, est arrivée à Bayonne avant-hier.

— Le courrier de l'ambassade française Page, parti d'ici le 4 par Oloron, a été rencontré au-delà de Sarragosse, et se trouve à Madrid probablement depuis le 9.

— On annonce la prochaine arrivée à Pau d'un escadron de cavalerie. On croit aussi qu'un autre escadron sera cantonné dans les arrondissemens d'Orthez et d'Oloron.

— Hier est arrivé par la voie d'Oloron, le courrier de Madrid, apportant les lettres du 6. La capitale se trouvait parfaitement tranquille, et l'on n'y était instruit des événemens du Guipuzcoa et de Biscaye, que par les journaux de France. Une espèce de soulèvement a eu lieu à la Rioja, mais il fut bientôt comprimé. Le choléra ne faisait plus autant de ravages à Séville; mais il continuait à Malaga et venait de se déclarer à Cadix.

— D'Irun à Tolosa, on compte neuf bataillons de volontaires carlistes; Irun est occupé par 1,500 insurgés très-bien armés et équipés à l'anglaise; ils se sont hâtés de s'emparer, au nom de Carlos V, de la tête du pont de la Bidassoa, qui appartient à l'Espagne; l'occupation a eu lieu avant-hier, à 4 heures du matin, par les volontaires de Bilbao. On ajoute que le port de Passage est aussi en leur pouvoir.

Les insurgés se trouvent à une demi-lieue de Saint-Sébastien, et occupent les hauteurs de San Martin en nombre très-considérable; ils semblent se borner à observer la contenance de Saint-Sébastien. Le Pastor ne se lasse pas de faire des sorties; il fatigue et harcèle continuellement l'ennemi; ces derniers jours il est rentré avec plusieurs prisonniers.

Un navire espagnol est arrivé à Saint-Sébastien venant du Ferrol, on ignore ce dont il est porteur.

Un chasseur-entré hier soir à Bayonne, et parti de Saint-Sébastien le jour même, a apporté la nouvelle que dans cette ville on faisait de grands préparatifs pour recevoir l'ennemi; sa garnison se compose de 3,000 hommes environ en y comprenant les volontaires. Plusieurs chaloupes et autres bâtimens qui se trouvaient dans le port ont été armés pour le service de la place.

— Des lettres de Bilbao, du 8, rapportent que la veille une goëlette française, montée par 200 hommes, était entrée dans cette ville. D'après les ordres du député Zavala, deux compagnies de voltigeurs furent envoyées immédiatement, pour empêcher que l'équipage eût la moindre communication avec les habitans. Le consul voulut se rendre à bord; sur le refus du député Zavala, il protesta, et le capitaine de la goëlette pointa ses canons contre la ville; cette démonstration eut le meilleur effet, et notre consul put se rendre à bord du navire. On croit que cette goëlette n'a d'autre mission que de protéger les Français à Bilbao. Un bâtiment anglais était aussi attendu dans ce port pour le même objet.

— Des lettres de la Navarre annoncent des mouvemens de troupes dont voici les détails :

Les 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> d'infanterie de ligne et le 11<sup>e</sup> léger sont arrivés sur les frontières de la Navarre, après avoir traversé cinq villes de l'Aragon. Ils sont expédiés de Catalogne par le capitaine-général Llander. On ne connaît pas le nom de leur chef. Le 6 octobre, il y avait à Tudèle 300 hommes d'infanterie et 40 chevaux; le 7, on comptait à Borja 800 fantassins et 400 chevaux du 5<sup>e</sup> de cavalerie. Ces troupes étaient expédiées par le capitaine-général Espeleta. L'ayuntamiento de Saragosse s'est mis à la tête du parti de la reine; de concert avec le capitaine-général, il a armé les jeunes gens de la ville.

— Le courrier français arrêté, depuis l'interruption des communications, à Vittoria avec la malle-poste partie de Bayonne, le 7 octobre dernier, a fait dernièrement le service des lettres de Vittoria. Aujourd'hui que la route de Vittoria à Irun se trouve entièrement occupée par les carlistes, il sera sans doute chargé de la correspondance jusqu'à Irun.

— Le duc de Castro-Torreno a quitté la capitainerie générale de la Vieille-Castille, pour prendre le commandement à Madrid des hallebardiers de la garde royale.

— La correspondance de Catalogne n'annonce rien de nouveau de cette province. Le même état d'ordre et de tranquillité se maintient partout. Si des arrestations, peu nombreuses du reste, n'étaient ordonnées dans les lieux les plus susceptibles d'agitation, on se croirait dans ces temps où chacun ne s'occupait que des affaires de famille ou de ses intérêts de commerce et d'agriculture.

Le capitaine-général continuait sa tournée dans le nord de la province; on attendait son retour à Barcelonne pour le 7 ou le 8 de ce mois.

Le désarmement des volontaires royalistes a été aussi une occasion de désordre à Valence.

— Un courrier de la cour, expédié après les événemens de la capitale, porta des dépêches qui ne permettaient point de retarder un seul instant l'exécution de cette mesure. Les premières dispositions furent suivies d'effet sans obstacle, les volontaires remettaient leurs armes de bonne grâce; mais un certain nombre d'entr'eux, loin d'imiter l'exemple de la majorité, sortit précipitamment de la ville et se porta au milieu des populations voisines pour les exciter à la révolte. C'était un noyau de guérillas qui menaçaient de se former. Des troupes furent envoyées pour les disperser et y réussirent après quelque résistance. La tranquillité n'avait point cessé de régner à Valence, on la croyait rétablie dans les environs.

Les nouvelles de Marcie étaient satisfaisantes. (J. des Pyrénées-Orientales.)

Variétés.

VOYAGES.

VISITE CHEZ LES CHINOIS A KIAKHTA.

(EXTRAIT DES LETTRES D'UNE DAME Russe.)

Kiakhta, 5 février.

Nous sommes partis d'Irkoutsk à neuf heures du matin; l'Angara était débordée, de sorte que nous ne pûmes suivre la grande route et voyager avec la vitesse ordinaire. Nous n'arrivâmes donc qu'à midi au premier relai, où nous avons dîné. A six heures et demie nous atteignîmes Galaudna, sur les bords du lac Baikal, à environ vingt-huit lieues d'Irkoutsk. Nous y avons passé la nuit, car il aurait été dangereux de traverser durant l'obscurité ce lac gelé et dont la glace présente de larges fentes qu'il faut éviter pour ne pas se noyer. Le lendemain matin, nous avons parcouru sur le Baikal une distance de quatorze lieues en trois heures et un quart. Nous allions avec la rapidité du vol; la glace, lisse comme un miroir, ne montrait nulle trace de neige; les vents continuels la balayaient, et les chevaux, pour ne pas tomber, sont obligés de courir toujours au galop. Néanmoins, cette traversée, me plut beaucoup, les crevasses, qui d'abord m'avaient effrayée, étaient remplies de neige gelée. Le temps était superbe et le ciel serein, ce qui nous permit d'admirer les vues pittoresques des bords du lac, hérissés de hautes montagnes. Vers le soir, nous sommes arrivés à *Nijnei Oudinsk*, à quatre-vingt-trois lieues d'Irkoutsk. On nous logea dans une très-jolie maison appartenant à la veuve d'un négociant. Cette dame nous reçut parfaitement bien, et nous repartîmes le lendemain à neuf heures. D'ici jusqu'à Oust-Kiakhta, on voyage sur la surface glacée du Selengga. Ce chemin n'est pas toujours commode, il nous a fatigué beaucoup. Après Oust-Kiakhta, on n'a plus qu'un relai jusqu'à Kiakhta. Dans ce dernier bourg, nous primes notre logement chez le teneur de livres de la compagnie du commerce russe-américain. Il parut enchanté de nous recevoir chez lui. La partie du bourg où il demeure ne s'appelle pas proprement Kiakhta; son nom est Troitskn-Sawsk,

en abrégé Troitsk; elle est réservée aux officiers du gouvernement, et aucun négociant n'y peut habiter. Le véritable Kiakhta est à une lieue d'ici, tout près de la frontière de Chine; il est habité par le gouverneur et par les négocians russes qui font le commerce avec les Chinois.

Du 6 février. — Nous sommes allés à Kiakhta, où nous avons fait une visite à M. Sabatchukow, commissionnaire de la compagnie russe-américaine, qui nous accueillit de son mieux. Il était déjà tard, et comme en conséquence on se disposait à fermer l'entrepôt de commerce chinois, nommé *Maimatchin* (bourg de commerce d'échange), beaucoup de Chinois se pressaient vers la porte. Leur habillement est joli et bien fait. Dans la rue, ils portent une espèce de soutane étroite, ou robe de chambre, et pardessus une casaque à manches longues et larges; ils ont sur la tête un bonnet rond en drap garni de fourrure; une longue queue tressée leur tombe jusqu'au dessous des reins. Leurs habits sont de soie fort épaisse ou de velours. Le commissionnaire attendait justement un Chinois avec lequel la compagnie trafique; je me réjouissais d'avance de le voir de près, mais il ne vint pas. Nous aurons ce plaisir une autre fois, car les principaux négocians chinois, informés que M. le baron Wrangel devait arriver, avaient sollicité l'honneur de lui donner à dîner chacun à leur tour. Nous avons donc refusé l'invitation de dîner demain chez le directeur de la douane pour aller chez le marchand *Sin i Tsoun*. A notre retour de Kiakhta à Troitsk, j'ai fait une visite à l'épouse du directeur; c'est une très-jolie polonoise, qui parle un peu l'allemand.

Du 7 février. — Nous avons dû renoncer à notre dîner chinois pour aujourd'hui. Le *dzargotchi* (et non pas *sougoutchi*, comme les Russes prononcent ordinairement ce titre mongol), qui est le commandant en chef de *Maimatchin*, et directeur de la douane chinoise, ayant appris que M. de Wrangel, directeur des colonies de la compagnie russe en Amérique, avait l'intention de dîner chez un marchand chinois avant de lui avoir fait cet honneur à lui-même, s'en est trouvé offensé. Il a donc fait prier M. Ivan Bogdanovitch, directeur de la douane russe, de s'opposer à ce projet. Ainsi nous avons été obligés de nous excuser chez le marchand et de dîner chez le directeur.

Ce matin j'ai reçu vos lettres; à peine nous les avions lues, qu'un escadron de Bouriates se rangea devant nos fenêtres pour recevoir M. Zeidler, gouverneur d'Irkoutsk, qui arriva en effet un quart-d'heure après. Ces braves gens nous ont beaucoup amusés; ils étaient superbes sur leurs chevaux qu'on aurait pu prendre pour des rats gigantesques. Ils portaient des pelisses de mouton; leurs bonnets n'avaient rien d'extraordinaire, leurs armes étaient des arcs et des flèches d'une très-petite dimension. Leurs *taïchi*, ou chefs, étaient habillés avec une certaine élégance, car leurs pelisses se trouvaient revêtues de fortes étoffes de soie de la Chine, et leurs bonnets garnis de pelleteries précieuses.

Le dîner chez le directeur fut long et ennuyeux; il faisait horriblement chaud dans la salle. Tout le beau monde de Kiakhta se trouvait réuni; les parures étaient d'une recherche surprenante. Aucune des dames n'aurait voulu paraître sans un bonnet de blonds, garni d'un parterre complet de fleurs, sans collerette de tulle et sans bas de soie noirs. Bref, tout cela sent déjà furieusement la Chine.

Le 9 février. — Aujourd'hui je me trouve beaucoup plus intéressante qu'auparavant, car j'ai déjà mis deux fois le pied en Chine, et j'y ai bu considérablement de thé. Comme je vous l'ai annoncé avant-hier, nous avons dîné hier chez son excellence le *dzargotchi*. Nous nous sommes réunis chez M. Zeidler, la société était très-nombreuse; elle partit pour *Maimatchin*, accompagnée de vingt cosaques à cheval. Nous fûmes obligés de descendre devant la porte du bourg, les rues étant trop étroites et la foule des curieux trop nombreuse pour que nos équipages pussent circuler. L'entrée de cette porte qui fait face au *kiakhta* russe est cachée par des grandes planches jointes ensemble en forme d'un immense écran, sur lequel on lit le caractère chinois qui signifie *bonheur*. Les Chinois croient que de pareils écrans empêchent l'action de toute influence nuisible et même des imprécations que les Russes pourraient proférer contre eux.

A cette porte nous fûmes reçus par l'interprète qui est un boukhare, natif de Kachemir, et par le bochko ou secrétaire du *dzargotchi*. On nous conduisit en cortège à la maison de ce dernier. Les rues sont étroites, comme je l'ai déjà dit, et les maisons peu élevées; elles sont contiguës les unes aux autres, et rarement les fenêtres donnent sur la rue. La porte principale de chaque maison conduit dans la cour autour de laquelle sont les appartemens, la cuisine, les magasins et d'autres bâtimens. Tout est construit dans le genre chinois, et de terre glaise qui forme un mur solide, sans garantir contre l'humidité. A la porte extérieure, on lit ordinairement le nom du propriétaire, le titre allégorique de sa boutique, ou les caractères qui signifient *bonheur* et *longue vie*. Du côté de la cour les maisons et les treillages sont peints en couleurs vives. Comme c'était le commencement de l'année chinoise, on avait tendu d'une maison à l'autre des cordes auxquelles sont attachées d'innombrables banderoles de papier de diverses couleurs; le vent les agite dans un mouvement continuel. Tout cela donne un aspect très-singulier aux rues de *Maimatchin*. Nous étions précédés par une bande de musiciens et de danseurs masqués, habillés de la manière la plus fantasque; ils faisaient un tintamarre horrible avec des bassins de cuivre jaune sur lesquels ils battaient la mesure; ils avaient aussi des tambourins, les uns plats, les autres en forme de tonneau.

Le *dzargotchi* nous reçut à la porte de son *Foura*, nous serra la main et nous invita d'entrer. La table pour les dames était placée dans une petite chambre latérale, et séparée de la salle à manger des hommes seulement par une cloison de deux pieds de hauteur. Cette demeure peut être agréable en été, mais à présent il y fait trop froid, et la plupart des dames gardèrent leurs pelisses. Les poëles des Chinois sont très basses, ils sont chauffés par des conduits de chaleur; on les couvre de tapis et de matelas; ils servent de canapés et de lits. Dans plusieurs maisons il y a aussi des poëles russes. Dans chaque chambre on trouve en outre un bassin rempli de charbons ardens, autour duquel les Chinois s'accroupissent sur leurs talons. Les fenêtres sont faites à la manière européenne; c'est un châssis avec des compartimens; il est garni de papier, et n'a de carreaux de verre que dans la partie inférieure.

Dans beaucoup de maisons les carreaux manquent tout-à-fait, et on ne voit au milieu de la fenêtre qu'une petite ouverture fermée d'une plaque de mica blanc, qui sert moins à donner plus de jour qu'à faciliter la vue de ce qui se passe en dehors.

Les fenêtres répandent assez de lumière dans les appartemens, parce que le papier est très-fin et très-blanc. A l'extérieur, elles sont garanties par le toit, qui dépasse considérablement, et qui empêche la pluie et la neige de les endommager. Dans les antichambres, on voit de petites chapelles; ce sont des niches dans lesquelles sont placés des divinités, qui, avec leurs figures rouges et dorées, regardent avec bienveillance les offrandes qu'on leur présente. Devant plusieurs de ces chapelles, on en avait entassé un si grand nombre qu'elles empêchaient de voir les idoles.

Mais revenons à la maison du *dzargotchi*. Une table sans nappe, mais couverte de douceurs de toute espèce, nous y attendait. Après

en avoir suffisamment mangé, nous fûmes invités par notre hôte d'aller voir les temples qui sont à côté de son habitation et entourés d'un mur. En face de l'entrée est le temple dédié à la majesté de l'empereur. Au lieu d'idole, on y voit les armoiries impériales, qui consistent en un dragon; de deux côtés sont placés des armes et les insignes de la royauté. Dans l'autre temple, on adore les dieux de l'eau, du feu, de la richesse, de la guerre, de la force, etc. Tous ces dieux sont représentés par des statues colossales en bois, richement dorées et peintes; ils ont un air terrible. Partout on voit des offrandes nombreuses, qui consistent en moutons entiers, en gâteaux et pâtisseries, répandant une odeur agréable. Un petit Dieu me parut très-plaisant; il s'occupe d'épier les affaires et les disputes domestiques, quelque secrètes qu'elles soient, et en fait son rapport à la divinité supérieure. Devant ce Dieu, on voyait un tas d'offrandes beaucoup plus considérable que devant les autres. Aucun service divin n'est célébré dans ces temples; chacun y entre, s'agenouille devant le Dieu dont il implore l'assistance, et s'en va après avoir fait ses prières. Le chef des prêtres n'a d'autre obligation que de se rendre aux jours de fêtes, avec les principaux habitants du bourg, chez tous les dieux pour les complimenter. Sur les murs de deux chapelles sont représentées les actions et les aventures du dieu tutélaire de l'empire; c'est le célèbre général Kouangu, qui vivait vers l'an 200 de notre ère, et qui se rendit aussi célèbre par sa bravoure que par sa fidélité envers son prince.

Nous revînmes passablement gelés à la maison du dzargotchi. Nous y trouvâmes une table servie de mets salés et froids, que les Chinois prennent pour exciter l'appétit. Tout cela est servi dans des soucoupes et n'a pas l'air trop appétissant; cependant plusieurs plats étaient excellents, d'autres au contraire n'étaient pas mangeables. La viande de porc y jouait le principal rôle, et se montrait sous toutes les formes. Chaque convive avait devant soi une petite soucoupe remplie d'un vinaigre excellent. On nous avait donné des fourchettes, dont les Chinois ne se servent pas; ils font usage de deux petites baguettes, qu'ils savent manier avec une dextérité surprenante. On n'a pas besoin de couteaux, puisque tout est coupé d'avance. Ces mets froids furent suivis d'un service de sauces, de mets de farine et de pâtes; des petits pâtés de poisson et des pelmèly: c'est un plat chinois, que je trouvais assez mauvais, mais que beaucoup de personnes aiment extrêmement. Ce sont des petites boulettes remplies de graisse et d'ail; elles ressemblent beaucoup aux ravioli des Italiens, et nagent dans le bouillon. On nous offrit, avant les pâtes, des ragôts de diverses espèces de viande, de petites écrevisses, des crabes, peu de légumes et de poissons. Après ce service, vint celui des potages; il y en avait dix-neuf différents; quelques-uns étaient d'un goût exquis: le dernier, servi dans une grande théière à réchaud, était composé avec de la chair de faisane, et ce fut le chef-d'œuvre du banquet. Nous sommes restés à table jusqu'à la nuit. Le dzargotchi nous invita alors d'assister à la représentation d'une pièce de théâtre qui fut jouée près de sa maison, dans la cour des temples, où un amphithéâtre avait été dressé pour nous recevoir. Il me fut impossible de saisir le fil de la pièce. Les acteurs étaient habillés et peints de la manière la plus bizarre; ils se démenaient comme des possédés, et criaient jusqu'à ce que la voix leur manquât. C'est tout ce qu'un chrétien y pouvait comprendre; mais les Chinois paraissaient ravis, remuaient leurs têtes et faisaient claquer leurs langues pour manifester leur contentement. Cependant tout cela ne manquait pas de m'amuser, quoique nous fussions en plein air avec un froid de vingt-trois degrés. L'orchestre était placé sur le théâtre même, et dans les coins du fond de la scène il y avait de grands bassins remplis de braise, auprès desquels les musiciens faisaient leur thé et le buvaient, en oubliant souvent leur devoir. Les acteurs, quand ils n'étaient pas en scène, se régalaient également de thé dans ce coin. L'homme chargé d'avoir soin des lampions, et le machiniste, continuaient leurs occupations respectives sans prendre garde aux acteurs ni aux belles phrases qu'ils débitaient; le machiniste m'amusa beaucoup en traversant, sans recevoir un seul coup, un combat à outrance entre deux amazones coiffées de plumes d'oiseau de paradis. Après avoir si heureusement échappé, il se hâta d'ériger, pour la dame victorieuse, un trône qu'il composa d'une vieille table sur laquelle il plaça une chaise assez peu solide.

Du théâtre, nous nous mîmes en marche pour aller visiter chez eux les principaux marchands, honneur qui leur arrive chaque fois que des employés supérieurs russes dînent chez le dzargotchi, et qui a toujours beaucoup d'attrait pour eux.

Partout on nous servit du thé et du vin. On est forcé de boire, ou du moins d'en faire le semblant, pour ne pas blesser le maître de la maison. Les rues étaient élégamment illuminées avec des lanternes de différentes couleurs, et ornées de banderoles. Les danseurs et les musiciens nous accompagnèrent encore, et nous assourdirent de leur mélodie infernale. Nous ne rentrâmes chez nous que vers minuit, épuisés et confus de toutes les choses extraordinaires qui nous avaient occupées pendant douze heures.

Mardi, le lendemain du jour où nous avions dîné chez le dzargotchi, nous avons assisté à un autre festin chez un ami (c'est ainsi que les négociants russes à Kiakhta appellent les Chinois avec lesquels ils font des affaires) nommé *Ko-fa-tchen*, qui nous a régalié de son mieux. Les mets étaient à peu près les mêmes que ceux de la veille, mais infiniment mieux apprêtés. *Ko-fa-tchen* nous donna aussi du vin au lieu du tchausen, boisson détestable avec laquelle nous avions été obligés de nous désaltérer chez le dzargotchi, jusqu'au moment où nous demandions de l'eau, au grand étonnement des Chinois, qui ne peuvent pas concevoir comment on peut en boire; leur estomac, affaibli par l'usage perpétuel du thé, ne peut la supporter. Entre le service des potages et celui des sauces, notre hôte fit venir des danseurs et des musiciens qui exécutèrent un divertissement dans un coin de l'appartement. Dix hommes étaient réunis sur un très-petit espace, cinq chantaient et dansaient, et les autres faisaient du bruit en battant la mesure. Nous admirâmes l'agilité des danseurs; ils firent les sauts les plus étonnants et les plus hardis, sans jamais se toucher entr'eux ni se gêner mutuellement. Comme le bruit de leur tambour nous étourdissait trop, on les invita d'exécuter une musique moins bruyante. Alors un ménestrier parut sur la scène, et joua sur une espèce de violon à trois cordes; deux Chinois dansèrent en chantant un duo accompagné de chœurs: c'était assez bien. Vint après une danse de chaise, exécutée par un Chinois habillé en femme, et accompagnée par le même violon: elle était fort bizarre.

Après le dîner nous allâmes voir un autre ami, qui nous invita pour dimanche; nous fûmes obligés de refuser. Il nous avait envoyé par M. Sabatchnikow, deux boîtes de thé et un anneau d'or très fin, mais d'un travail grossier. Il fut ravi de nous voir chez lui, et nous régala de vin de Champagne et de confitures. Nous le quittâmes pour entrer dans quelques boutiques de marchands de nouveautés et de bijouteries, mais nous y trouvâmes peu d'objets et rien qui nous convint.

A cette occasion nous vîmes tout le bourg de Mai-ma-tchin. Il est palissadé, ayant trois portes sur le côté du nord et autant sur celui du sud. En dehors, les Chinois ont beaucoup de jardins, où ils cultivent les légumes, sans lesquels ils ne peuvent vivre. Le ruisseau qui passe par le bourg est traversé par deux ponts. Près de chaque pont se trouvent des puits dont l'eau est limpide; celle du ruisseau ne peut servir parce qu'elle est bourbeuse. Les rues sont droites et conduisent d'une porte à l'autre, en partageant le bourg en carrés réguliers. Au milieu, et à l'endroit où les deux rues principales se coupent, on voit une tour assez élevée, bâtie sur une salle ouverte, dans laquelle on affiche les ordres du dzargotchi. Ces ordres sont ordinairement écrits en grands caractères, et collés sur des planches qu'on expose aussi dans d'autres endroits du bourg. On monte sur la tour par quatre escaliers placés à chacun des coins. Des cloches et des plaques de métal ou de verre sont suspendues au bord du toit, et causent, au moindre courant d'air, un carillon continu qui plaît beaucoup aux Chinois.

Mercredi, le corps des négociants russes à Kiakhta donna un grand dîner au gouverneur d'Irkoutsk et aux étrangers de distinction. On y but beaucoup de vin de Champagne, qui mit toute la société en gaieté. Comme nos amis se font un grand honneur de nous recevoir chez eux, nous fûmes engagés à dîner jeudi chez un d'eux nommé *Tcho-fa-tchen*. Dans le moment où nous étions prêts à monter en voiture pour y aller, le directeur de la douane russe nous fit dire que les portes de Mai-ma-tchin étaient fermées et qu'aucun Chinois n'en pouvait sortir, et aucun russe y entrer. Depuis quarante-et-un ans pareil événement n'était pas arrivé; il avait alors été le précurseur d'une interruption de commerce de trois ans. Nous nous rendîmes à Kiakhta, chez le commissionnaire; comme tous les autres négociants, il était consterné, car tous avaient encore à Mai-ma-tchin la plus grande partie du thé qu'ils venaient d'acheter des Chinois, auxquels ils avaient déjà livré toutes les marchandises données en échange.

On se perdit en conjectures. Heureusement les portes du paradis de thé se rouvrirent pendant que nous étions à table chez le commissionnaire, et nous apprîmes d'une personne envoyée par le dzargotchi au gouverneur d'Irkoutsk, la raison absurde de cette terreur païenne. C'était l'attente de l'arrivée à Mai-ma-tchin d'un haut et puissant dignitaire à la rencontre duquel le dzargotchi était allé pour qu'il entrât en grand cortège dans le bourg. Afin d'éviter qu'une foule de russes n'y pénétrât, il en avait fait fermer les portes et emporté les clés.

Notre intention avait été de quitter Kiakhta vendredi, mais le commissionnaire nous retint pour un grand dîner auquel il avait invité tous nos amis chinois. Nous nous y amusâmes parfaitement: la société était gaie et les Chinois sans cérémonie; leur baragouin russe nous fit beaucoup rire; ils mangèrent de tous les plats, et se régalaient principalement des bons vins de notre hôte. Ils sont naïfs dans leurs questions, et répondent avec beaucoup de franchise. C'est ainsi que *Ko-fa-tchen*, quand on lui demanda la santé du baron de Wrangel et à la mienne, lui demanda d'une manière très-amicale si je n'étais pas un peu trop jeune pour un pareil honneur. Cependant il vida son verre à ma santé et n'y laissa pas une goutte. Malgré toute leur cordialité, les Chinois ne deviennent jamais impertinents; ceux qui étaient à dîner avec nous avaient bu une prodigieuse quantité de vin, mais aucun d'eux ne s'oublia ni ne devint bruyant, ce qui n'est pas toujours le cas avec les Russes et autres européens de la même classe. Nous trouvâmes chez M. Saba-technikoff des nouveaux présens de nos amis. *Ko-fa-tchen* avait envoyé pour M. de Wrangel une boîte de thé à fleurs, et pour moi une demi-pièce de crêpe de soie fleurie. Le cadeau de *Tcho-fa-tchen* pour M. de Wrangel était également une boîte de thé à fleurs, et pour moi une pièce d'étoffe de soie ponceau avec un anneau. *Tcho-fa-tchen* ne nous laissa pas de repos; il fallait accepter un dîner chez lui pour samedi, en dédommagement de celui que la clôture des portes du dzargotchi nous avait fait perdre. Il n'y eut point de divertissement; en revanche, il nous montra toute sa maison, les cuisines, les magasins, etc.

Son cabinet de travail et sa chambre à coucher sont charmants et très-confortables, comme tous les appartements chinois. On y voit partout des ornemens, des cisèlures, et une infinité de bagatelles élégantes que je ne pourrais jamais toutes décrire.

Les chambres et les meubles sont extrêmement propres et bien entretenus, ce qui frappe d'autant plus qu'on arrive de Russie, où ce n'est pas souvent ce qu'on a lieu de remarquer. Les cuisines et les cuisiniers sont des modèles de propreté. Les foyers sont faits à la Morgan; on y voit des grandes chaudières de fer incrustées dans la maçonnerie. Les mets y sont cuits par la vapeur. La vaisselle est en faïence verdâtre et très-jolie.

Après le dîner vint un vieux Chinois qui depuis quarante-deux ans fait le commerce à Kiakhta, et s'arrogé pour cette raison le titre pompeux de gouverneur-général de Mai-ma-tchin. C'est un vieillard affable; il nous invita de prendre le thé chez lui, nous régala parfaitement bien, et donna à M. de Wrangel et à moi une paire de tasses comme souvenir. Il gratifia un marchand d'Irkoutsk, qui était avec nous, de deux noix dont il s'était servi depuis quarante ans pour entretenir la circulation du sang dans ses mains, en les y roulant perpétuellement l'une contre l'autre. Nous rentrâmes à six heures chez nous, et M. de Wrangel alla faire encore quelques visites d'adieu.

Nous partîmes dimanche matin, à 11 heures. Nous avons voyagé avec une grande vitesse. En chemin, j'ai eu occasion de faire quelques observations utiles relativement à l'économie rurale. A un endroit sur le Selengga, où la glace était polie comme un miroir, nous la vîmes sur plusieurs points soigneusement nettoyée de neige; des familles de Bouriates y battirent leur blé. Les troupeaux nombreux de cette tribu nomade restent, pendant toute l'année, en plein air; comme si l'on était en Italie, et non pas en Sibérie; mais aussi ces vaches ne donnent pas de lait, ou excessivement peu. Ces pauvres animaux paissent sur les bords du Selengga, dans les montagnes qui, en été même, n'offrent que peu d'herbe. Les Bouriates ne s'occupent nullement de les nourrir ou de leur procurer du foin en hiver.

(Europe Littéraire.)



## ANNONCES DIVERSES.

(2515) *A vendre pour cause de cessation de commerce.*—Un fonds de bijouterie bien achalandé. On donnera toute facilité pour les payemens.

S'adresser à M. Mainerot, marchand bijoutier, passage de l'Argue, n° 12.

(2529) *A céder.*—Une étude d'avoué près le tribunal de Gueret (Creuse).

S'adresser à M. Baune, place Sathonnay, n° 4.

(2591) *A vendre.*—Un fonds de café-cabaret, situé dans un bon quartier de la ville.

S'adresser au bureau du journal.

(2589) *A vendre ou à louer.*—Une jument bonne à deux fins, habituée au voyage, garantie sans défaut, âgée de six ans, à vendre pour 300 fr. ou à louer pour l'hiver.

S'adresser place de la Fromagerie, n° 10, au 4<sup>e</sup>.

## AVIS.

L'ouverture des nouveaux magasins de M. Philippe FLACHERON, situés en face du pont Morand, à l'angle des port St-Clair et quai de Retz, aura lieu lundi prochain 25 courant.

On y trouvera un très-grand assortiment de manteaux soieries en tout genre, cachemires des Indes et de France, schals de toutes espèces, mérinos, et autres étoffes de laine, unies, façonnées et imprimées; mousselines jacquards, percales en blanc et avec impressions, voiles en blondes et en dentelles de toutes sortes; lingerie et tous les objets de corbeilles de mariage; bas de soie et de coton, foulards, cols, cravates, ganterie de toutes couleurs, et généralement tous les articles de goût les plus nouveaux, les plus distingués et les plus rares.

## BREVET D'INVENTION.

### DÉVIATIONS DE TAILLE.

Nulle supériorité n'ayant été accordée depuis quatre ans au docteur Pravaz, comme le prouvent ses propres lettres, celles du rapporteur de la commission et le rapport même de l'Académie (voir le journal le *Temps* du 13 novembre), M. HOSSARD, directeur de l'*Établissement orthopédique d'Angers* (Maine-et-Loire), croit devoir informer le public de l'erreur où l'on pourrait l'induire, et présente lui-même comme préférable encore le système D'INCLINAISON pour lequel il vient de lui être accordé un brevet d'invention, et qui lui permet de dévier que ce soit d'obtenir en six mois autant qu'il le peut faire dans un seul, à l'aide d'une simple ceinture, et sans aucun lit mécanique. (2588)

(2572) On demande un homme d'un âge raisonnable pour régir une entreprise industrielle, qui puisse verser à titre de cautionnement une somme de 4,000 f.

S'adresser à MM. Perrussel et Comp<sup>e</sup>, rue Trois-Marie, n° 12, au 1<sup>er</sup>.

## AVIS IMPORTANT.

MM. les propriétaires qui désirent mettre leurs caves à l'abri de l'inondation de la Saône ou du Rhône, sont invités à s'adresser à MM. Bidremant, à Vaise, place de la Pyramide, n. 123, qui se chargeront d'indiquer aux entrepreneurs et ouvriers, des moyens dont ils garantiront le résultat. (2324 24)

## AGENCE GÉNÉRALE D'AFFAIRES.

CABINET D'AFFAIRES CONTENTIEUSES DE COMMERCE.

PERRUSSEL ET COMP<sup>e</sup>,

Rue Trois-Marie, n° 12, près la prison, à Lyon.

Le directeur de cet établissement à l'honneur de prévenir MM. les négociants, banquiers, capitalistes, rentiers, propriétaires et toutes personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, qu'il a spécialement attaché à son bureau

un notaire, un avoué, un avocat, un teneur de livres et un huissier, et enfin tout ce qui peut être utile à quelles affaires qu'on puisse lui présenter:

Correspondance générale, convocation de créanciers, faillites, régies et locations des maisons en ville et à la campagne, rentrées des sommes dues à quel titre que ce soit, défense devant les tribunaux de commerce, de justice de paix, conseil de prud'hommes, conseil municipal, tribunaux civils et autres; liquidation et épurement de comptes, arbitrages et passations d'actes sous seing-privé, tels que: ventes, baux, cessions, transactions, partages entre co-héritiers majeurs, etc., etc. Placement de toutes sortes de fonds, par billets à hypothèques, ventes et achats de propriétés à la ville et à la campagne, vente et achat de toutes sortes de fonds et établissements.

Le directeur prévient qu'il ne lui est dû des honoraires, que lorsque l'affaire confiée a réussi, à défaut de ce, il ne lui sera rien alloué pour les écritures et courses; l'enregistrement sur ses livres est gratis. La réussite qu'il a obtenue à faire rentrer les mauvaises créances jusqu'à ce jour, ainsi que la réussite dans toutes les affaires qui lui ont été confiées, sont un sûr garant de la confiance que l'on voudra bien lui accorder. Il offre

ses services à toutes les villes de France, pour les affaires sur la place de Lyon et ses environs. On peut correspondre avec sa maison, affranchir lettres et paquets. (2461 11)

## LANGUE

### ANGLAISE.

M. G. LAWRENCE, professeur de langue anglaise, a l'honneur de faire savoir au public que devant quitter Lyon au printemps prochain, il ne prendra d'élèves que jusqu'au 5 décembre.

La méthode infailible avec laquelle il a déjà enseigné un grand nombre de personnes est la seule chose qui puisse le recommander à toutes celles qui aiment à s'instruire, puisqu'il suffit de 36 leçons pour apprendre ce que l'on avait à peine appris en une année d'étude.

Le professeur est visible d'une à deux heures, rue St-Côme, n° 10, au deuxième. (2552 3)

### GRAND-THÉÂTRE.

Antony, drame.— Les Innocens, ballet.

### CÉLESTINS.

La Tour de Stockolm, drame.—Le Baptême du petit Gibou, vaud.—La Famille de l'Apothicaire, vaud.

BOURSE DE LYON du 19 novemb. 1893.

5 p. 0/10 au comptant, »  
fin courant, »  
3 p. 0/10 au comptant, 75  
fin courant, 76 50

AMÉDÉE ROUSSILLAC.

Typographie de L. BOTEL, quai Saint-Antoine, n. 36.